

Il y a concernant la foi chrétienne des phrases toutes faites, un peu « prêtes à l'emploi » que l'on ressort parfois sans même se demander si elles ont encore un sens ou si elles peuvent être simplement comprises par ceux qui ceux qui sont extérieurs au cercle des fidèles...

Quand on dit par exemple que Jésus est venu pardonner les péchés. Oh il n'y a rien de faux là-dedans, je vous rassure tout de suite, c'est même très juste ou quand on dit de Jésus qu'il est Sauveur, c'est très bien, mais est-ce encore compris ?

Lorsque j'aborde ces questions par exemple dans un groupe de catéchumènes, la première réaction des jeunes le plus souvent est celle de dire qu'ils ne se sentent pas particulièrement coupables ou pécheurs ! Pourquoi dans le fond aurais-je besoin d'être sauvé, sauvé de quoi d'abord ? et puis je ne suis pas plus pécheur qu'un autre... Ces réactions sont non seulement légitimes mais pas fausses non plus. Notre mode de pensée et d'éducation du reste tend à rechercher l'indépendance pour n'avoir plus besoin de compter sur les autres, pour arriver à se débrouiller tout seul ! Certains philosophes, tel Luc Ferry, ont développé cette manière de penser. Dans son livre « l'homme Dieu ou le sens de la vie », il affirme même que l'homme n'a plus besoin de transcendance (de Dieu), mais peut arriver à une forme de sagesse par lui-même.

La Réforme, et ce fut l'intuition géniale de Luther, s'est construite sur cette affirmation d'un pardon gratuit offert par Dieu. Nous ne pouvons que recevoir cet amour de Dieu sans jamais le mériter. Aujourd'hui cette affirmation qui a conduit à la division de l'Eglise et qui a radicalement changé le cours de l'histoire n'a plus aujourd'hui la même portée. Qui serait prêt à se battre pour une telle affirmation ? D'une certaine manière heureusement personne, mais cette affirmation d'un Dieu miséricordieux, d'un Dieu pardonne, d'un Dieu qui sauve gratuitement demeure je le crois pourtant d'une extraordinaire pertinence pour aujourd'hui. Oh certes, l'enfer ne fait plus peur comme c'était le cas au 16<sup>ème</sup> siècle, mais en rappelant avec force que l'homme moderne, pas plus que celui du 16<sup>ème</sup> au du 1<sup>er</sup>, ne peut se suffire à lui-même, l'Evangile apporte aujourd'hui comme hier, même si le contexte a changé, une parole libératrice. Non pas pour nous libérer de la peur de l'enfer ou de la toute-puissance de l'Eglise, mais de cette compréhension qu'on a si souvent de devoir justifier sa propre

existence, de lui donner un sens, d'être à la hauteur de nos espérances, une tâche prométhéenne qui finit par nous enchaîner.

Parler d'un Dieu miséricordieux, c'est parler d'un Dieu qui nous accepte comme nous sommes ; c'est reconnaître que je ne peux être mon propre fondement, que ma vie repose sur cet amour inconditionnel donné par Dieu. C'est une parole extrêmement moderne et libératrice ; comme l'a dit si bien le théologien Tillich, la foi, c'est accepter d'être accepté en dépit du fait que je suis inacceptable !

Se reconnaître pécheur (reconnaître que Dieu me pardonne), ce n'est pas se reconnaître mauvais, ou faire le catalogue des mauvaises actions que j'ai pu récemment commettre. Le mot de pécheur, en grec, signifie celui qui manque la cible. Se reconnaître pécheur, reconnaître qu'on a besoin du pardon de Dieu, c'est reconnaître que dans ma vie, je manque la cible, je ne suis pas complètement centré, je ne trouve pas ou je ne donne pas toujours à vie le sens qu'elle pourrait ou devrait avoir. Cela peut devenir angoissant de constater en effet qu'on n'y arrive pas tout seul que ma vie ne sera jamais à la hauteur de ce que je pourrais espérer. A l'inverse on peut le voir comme une parole extraordinairement libératrice. Aujourd'hui beaucoup de nos contemporains sont prisonniers non pas de leur peur de la condamnation, mais du poids qu'ils mettent à vouloir se justifier eux-mêmes.

Toute démarche de foi commence donc par reconnaître que je suis au bénéfice du pardon de Dieu, non pas dans une visée culpabilisante (mon Dieu, je suis un pauvre pécheur et je ne vauds rien), mais tout le contraire dans une vision libératrice de voir que Dieu m'aime et qu'il est prêt à m'accompagner et à me relever, à me ressusciter et me remettre dans la cible lorsque je m'égare.

Et quelle meilleure histoire que la parabole des deux fils pour illustrer cet amour de Dieu toujours prêt à nous relever.

Trois personnages sont en jeu : un père qui commence par respecter le choix de son cadet qui souhaite s'en aller, s'émanciper. Cela a dû lui en coûter, mais il le laisse partir. Le cadet, tout heureux d'être enfin libre et indépendant, s'en va, mais il va vite devoir déchanter ; pour un juif se retrouver à garder un troupeau de porcs... on ne peut littéralement pas tomber plus bas, c'est la misère absolue. Est-il responsable de cette situation ? Difficile à dire, le texte ne

porte pas de jugement moral sur le comportement du fils cadet (contrairement à ce que fera l'aîné, qui l'accusera d'avoir dilapidé son argent avec des filles), on parle d'une vie de désordre ; cela veut probablement dire que comme beaucoup il n'a pas su gérer ses affaires et s'est vite retrouvé dans le besoin d'autant plus que les conditions extérieures (une grande famine) n'ont pas aidé.

Ce fils si fier de s'en aller décide alors de rentrer ; là encore on peut imaginer que la décision n'a pas été facile à prendre. Il aurait pu s'entêter, fuir encore plus loin... mais ravalant son orgueil, il rentre et redoutant l'accueil qui va lui être réservé il prépare chemin faisant son explication ou plutôt son acte de contrition (Je ne suis plus digne d'être appelé ton Fils...). Mais lorsqu'il arrive près de la maison, son père court vers lui et ne lui laisse même pas le temps de finir la phrase qu'il avait pourtant si bien préparée et répétée. On aurait pu imaginer un tout autre accueil, on aurait pu imaginer que le père attende de son fils de plates excuses avant toute chose alors qu'il rentre pouilleux, miséreux, ruiné... La seule chose qui compte pour ce père, c'est son fils, ce fils qui est vivant. Immédiatement, il le restaure dans ce qu'il est : il lui donne une robe pour lui redonner de la dignité, un anneau, signe d'autorité, des sandales qui montrent qu'il n'est pas esclave. Alors que son fils était prêt à revenir comme un serviteur et considérer son père comme un patron, le père l'engendre une deuxième fois ; par son pardon, il lui redonne la vie.

Ce fils va alors découvrir son Père non plus comme celui qui lui semblait l'empêcher de vivre librement, mais comme un père aimant prêt à tout pour sauver son fils. L'autorité naturelle du père dont le fils voulait s'affranchir n'est plus vue comme quelque chose de négatif ou d'étouffant, mais bien comme ce qui aide à grandir (cf étymologie *augere* = ce qui augmente).

L'histoire pourrait s'arrêter là, c'est une belle histoire de pardon et de retrouvailles, mais l'histoire se complique avec le retour du frère aîné. Et comme toujours avec ces paraboles, Jésus nous piège par les réactions qu'elles suscitent en nous. En effet, le lecteur se sent assez spontanément solidaire de la réaction du fils aîné... c'est vrai qu'il y a une certaine injustice, on comprend que l'aîné râle.

Alors intéressons-nous un instant à ce fils aîné, figure apparemment sage et exemplaire. Lorsque fâché, il refuse d'entrer à la fête et que son père court à sa rencontre il déverse tout

un flot de reproches qu'il gardait en lui et accuse son père de l'exploiter et de ne jamais rien lui offrir alors qu'il tue le veau pour l'autre (qu'il refuse de regarder comme son frère). Lui aussi finalement ne voit dans son père qu'un patron qu'il sert sans joie alors que son père lui rappelle avec amour que « tout ce qui est à moi est à toi ». Si le cadet doit découvrir son père comme un père aimant, l'aîné doit aussi apprendre à reconnaître son père comme un homme généreux, comme un père qui l'aime d'un amour sans tache. Or l'aîné semble rongé par la frustration et le regret de ne pas être parti. S'il y a le péché du coupable ... il y a aussi le péché du juste qui ne reconnaît pas l'amour de Dieu à sa juste valeur et qui estime ne pas en avoir autant besoin que les autres... ceux qui sont mauvais... Le premier péché peut-être est bien celui d'imaginer qu'on pourrait se passer de cet amour de Dieu, de cette grâce première de Dieu qui est au fondement de toute existence.

Parmi les poncifs sur la foi ou les stéréotypes modernes il y a celui qui veut que les croyants sont de tristes personnes, comme si la foi en faisant de nous des pécheurs nous empêchait de vivre heureux. Mais c'est tout le contraire qui devrait se passer. Se reconnaître pécheur, ou pour le dire autrement reconnaître que je ne puis seul donner toute sa plénitude à ma vie, ne me rend pas triste. Cela se pourrait si j'étais laissé seul face à cette triste constatation, mais comme le Père de la parabole a couru tant vers son fils cadet que vers son fils aîné, ce Dieu d'amour ne cesse de courir à ma rencontre pour me prendre dans ses bras. C'est ce qui permettra à Luther cette célèbre formule « *pecca fortiter* », pèche abondamment, non pas pour revendiquer une vie de désordre, le fils cadet a vu ce que cela lui en a coûté, mais pour avoir la joie de savoir aimé coûte que coûte d'un amour surabondant.

Si affirmer de but en blanc à nos contemporains distants de la foi que Jésus est leur Sauveur me semble peu propice car difficile à comprendre ; en revanche cette affirmation pour autant qu'on arrive à la traduire en langage d'aujourd'hui demeure je le crois d'une extraordinaire pertinence et garde toute son actualité. Par son pardon Jésus nous sauve d'abord de vouloir nous sauver nous-mêmes et de l'illusion de pouvoir y parvenir. Ma vie repose fondamentalement sur un don originel ; l'admettre c'est reconnaître que je ne me suffis pas à moi-même (que je sois le fils cadet ou l'aîné). Face à ce constat, deux possibilités s'offrent à moi : vivre frustré avec cet incessant désir d'émancipation pour être enfin libre. Ou alors reconnaître joyeusement dans la découverte de l'amour de Dieu que c'est bien là ma chance,

une vraie bénédiction que ma vie repose sur plus grand que moi ; cela loin de me limiter m'ouvre des possibilités infinies, car ma vie portée par l'amour de Dieu peut se déployer bien au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Il n'y a pas de tristesse dans le fait de se reconnaître pécheur, c'est à la fête que le Père invite ses deux fils et non à la contrition !

Aujourd'hui que je me sente comme le fils cadet ou comme le fils aîné, je suis aimé comme je l'ai été hier et le serai demain. Ce Père aimant m'accompagne et me soutient quels que soient les risques que je prends, quelles que soient les difficultés que je rencontre, celles que j'ai provoquées comme celles que je subis, quelles que soient les impasses dans lesquelles la vie m'a conduit. Son pardon me relève et m'invite à vivre. Cela me donne force et espérance et me libère de l'angoisse face à l'incertitude due à la fragilité de la vie et face à l'inconnu de l'avenir.

Amen